

Quant à Jeanne, à présent que le sacrifice était consommé — car ce mariage ressemblait à un sacrifice — elle redevenait calme et s'attachait à montrer à tous les amis de son père, à tous les amis de son mari, la figure d'une femme heureuse de son sort.

Les voitures regagnèrent le château de la Saunerie-des-Eaux.

Dans la première, Jeanne et Robert Montarlot furent seuls.

Robert prit doucement la main gantée de sa femme, la porta à ses lèvres et y mit un baiser discret.

Puis, comme avec une sorte de crainte, une hésitation bizarre après la cérémonie qui venait d'avoir lieu :

— Jeanne, m'aimez-vous ? demanda-t-il.

Les traits de la mariée se contractèrent....

Si elle avait répondu tout de suite, à l'altération de sa voix on eût deviné qu'elle allait mentir, mais gardant dans sa main les doigts de son mari, elle dit, après un léger silence, domptant les battements de son cœur :

— Robert, je vous aime !.....

Et quand, au bout de l'allée de peupliers toujours bercés par la brise, eurent disparu les voitures, sur le seuil de l'église se montra le mystérieux inconnu, qui, ses dévotions terminées, sortait à son tour.

Les paysans s'en étaient allés ; il n'y avait plus là personne.

Personne, donc, ne vit qu'il s'éloignait, chancelant sur ses jambes, titubant comme un homme ivre....

II

On eut beau jaser sur ce mariage, on n'en devina point les motifs. Au bout d'un mois on finit par ne plus s'en occuper.....

Robert Montarlot et sa femme continuèrent d'habiter le pays, séjournant au château de la Saunerie, auprès du comte Horace.....

Vers le mois de mai de l'année suivante, elle eut un fils auquel on donna le nom de Jacques.

Elle fit donc venir du Morvan une nourrice qu'elle garda au château, car, dans sa joie d'être mère, elle n'aurait pu se séparer de son fils ; et puis, à ce bébé encore en ses langues, elle prêtait déjà de l'intelligence et de la réflexion.

Et elle s'imaginait que si elle l'éloignait, ne fut-ce que quelques jours, le regard de l'enfant lui en ferait des reproches.

La seconde année comme la première, elle supplia son mari de la laisser au château et de ne point aller à Paris.

L'hiver fut très froid, en cette année, et le mois de décembre particulièrement rigoureux.

Le comte du Val-Rebon, jusque-là bien portant, tomba malade et le climat de Nice ou celui de l'Algérie lui fut ordonné ; Jeanne et Robert l'accompagnèrent.

Ce fut la première fois que la jeune mère fut privée de son enfant, qu'elle ne voulut point prendre avec elle, redoutant pour lui les fatigues d'un long voyage.

Et malgré son mari qui cherchait à la rassurer, qui se moquait doucement d'elle, la jeune femme superstitieuse restait assaillie de sombres pressentiments.

— Il me semble qu'un malheur nous menace, disait-elle en couvrant de baisers l'être faible que la nourrice lui présentait.

— Oh ! disait celle-ci, que madame se tranquillise.... l'enfant est bien portant..... au moindre signe d'indisposition, je le ferai savoir à madame....

— Vous m'écrirez tous les jours, je le veux, fit Jeanne.

— Que crains-tu donc, ma chérie ? fit Montarlot.

Elle ne répondit pas, essaya de sourire, pour se dissimuler son trouble à elle-même et elle s'éloigna de son fils, non sans lui adresser un dernier regard, sans lui jeter un dernier baiser.

Le comte du Val-Rebon resta deux mois à Nice, avec sa fille et son gendre, et pendant ces deux mois, Charlotte, la nourrice, une jeune et jolie Morvandelle, ne manqua jamais d'écrire.... Jeanne avait fini par se rassurer.

Le comte rétabli, on songea au retour.

Ce fut une grande joie pour elle, la première, depuis bien longtemps.

Au château, les domestiques étaient prévenus du retour des maîtres et les attendaient.